

Kazimierz Kupisz

MONTAIGNE ET L'ÉDUCATION DES FEMMES*

Le système de l'éducation des femmes que l'on peut déduire des "Essais" de Montaigne ne saurait être envisagé en dehors de ses vues générales sur l'éducation. Qu'il veuille les femmes instruites ou non, qu'il reconnaisse leurs capacités intellectuelles ou non, toujours est-il qu'il leur propose le même type d'instruction que celui des hommes: l'éducation morale. Il voudrait sans doute qu'on leur enseigne, à elles aussi, à juger en toute indépendance des autres, qu'on leur enseigne à se connaître elles-mêmes et à savoir bien vivre et bien mourir (I, 26, 158). Il leur ferait peut-être estimer que "toute autre science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté"¹ (I, 25, 140) et, puisqu'il n'ignore pas que l'on donne des règles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau", (I, 10, 40) il ne leur interdirait pas le souci de leur "bienséance extérieure" et le désir que les exercices soient "une bonne partie de leur étude".

Il serait d'ailleurs inutile de rappeler ici tous les points de son système éducatif; tout ce qu'il a dit là-dessus, certaines modifications nécessaires mises à part, pourrait se référer à l'éducation des femmes: aussi bien des impératifs que des restrictions;

* Uwaga od Redakcji: ze względów organizacyjnych referat ten nie został wygłoszony - podajemy go zamiast tekstu wygłoszonego: "Montaigne, fabriciste avant la lettre", który oddano wcześniej do druku.

¹ Toutes nos citations renvoient aux "Oeuvres complètes de Montaigne", Editions de la Pléiade, Gallimard, Paris 1962.

a) "...il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer; il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre; et s'il ne la change, et meliore son estat imparfaict, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, et qui empesche et offence son maistre, s'il est en main faible et qui n'en sçache l'usage. [...] A l'aventure est-ce la cause que et nous et la Théologie ne requérons pas beaucoup de science aux fames" (I, 25, 139).

Qu'on se souvienne encore des opinions de Montaigne sur "l'ordinaire faiblesse du sexe" (II, 8, 377) et de son verdict "que les femmes ne sont guieres propres à traiter les matieres de la Theologie" (I, 56, 310), et on aura les prémisses de la conclusion: le glaive de la science est trop lourd pour la faible main féminine. C'est cela qui lui paraît incontestable. Souscrirait-il à l'idée qu'il cite "qu'une femme [est] assez sçavante quand elle [sait] mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mary" (I, 25, 140)? Tout ce qu'il a écrit de "l'instruction" dont il faudrait "s'enrichir et parer au dedans" (I, 26, 149) et qui devrait "nous changer en mieux" (I, 25, 139), à savoir contribuer au développement intérieur de l'individu, suffit pourtant pour nous faire rejeter cette hypothèse. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'il ne semble pas convaincu des capacités intellectuelles des femmes et c'est pourquoi il les avertit que la science peut s'avérer nuisible pour elles. D'autre part, et sa fille d'alliance, Marie de Gournay, va peut-être bientôt nuancer ses opinions, il était, sans doute, au courant de toutes les manifestations du féminisme culturel de son époque. Voudrait-il les mésestimer en bloc, ou plutôt croyait-il que l'intérêt que les femmes portaient à la science leur était peu utile et peu profitable?

"Quand je les voy attachées à la rhetorique, à la judiciaire, à la logique et semblables droguerries si vaines et inutiles à leur besoing, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent, le facent pour avoir loy de les regenter sous ce tiltre. Car quelle autre excuse leur trouverois-je?" (III, 3, 800).

Hélas, il est peu probable que cet aveu puisse plaire aux féministes de nos jours, les femmes étant "attachées" non seulement "à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique", mais

aussi, à la médecine, à la chimie, à l'agriculture, à l'enseignement et même au maçonnerie sans parler de la qualification de la sexualité des poussins. Laissons pourtant à Montaigne appartenir un peu à son siècle - et puis, pareilles opinions vont persister encore bien longtemps.

Il ne voudrait donc pas voir les femmes attachées à toutes "semblables drogueries", celles-ci étant "vaines et inutiles à leur besoin" - voilà le premier motif de son raisonnement. Certaines conséquences caractérielles que l'érudition produit souvent chez les femmes, et non seulement chez elles, en constituent le deuxième:

"Il me semble [...] qu'en l'usage de nostre esprit nous avons, pour la plus part, plus besoin de plomb que d'ailes, de froideur et de repos que d'ardeur et d'agitation. Sur tout, c'est à mon gré bien faire le sot que de faire l'entendu entre ceux qui ne le sont pas, parler toujours bandé" (III, 3, 799).

Ainsi, comme il lui arrive souvent, il dénonce non seulement le jargon érudit, incompréhensible pour les autres, mais encore la manière de parler avec trop de recherche pour éblouir les profanes. Et ce sont les femmes qui, vu la faiblesse de leur esprit, sont victimes d'un tel langage et d'une telle attitude:

"Les sçavans chopent volontiers à cette pierre. Ils font tousjours parade de leur magistère et sement leurs livres par tout. Ils en ont en ce temps entonné si fort les cabinets et oreilles des dames que, si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine; à toute sorte de propos et matière, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'écrire nouvelle et sçavante, [...] et alleguent Platon et Saint Thomas aux choses auxquelles le premier rencontré serviroit aussi bien de tesmoing. La doctrine qui ne leur a peu arriver en l'ame, leur est demeurée en la langue" (III, 3, 800).

Si l'auteur des "Essais" stigmatise ici sans pitié les formes les plus discréditées du bas-bleuisme, ses avertissements ne sont pas, hélas, privés de fondement - que d'érudits, de nos jours, aussi bien des hommes que des femmes, ne sont pas exempts du vice de "faire parade de leur magistère"!

Il ne veut pas les femmes "sçavantes" - la science n'est pas leur domaine, elles n'en ont pas besoin pour satisfaire à leur destin. Il faut qu'elles suivent leur nature et qu'elles développent leurs propres qualités, sans chercher à s'embellir de celles qui ne sont pas les leurs. Les féministes qui veulent égaler ou dépasser les hommes "en sciences et bonne doctrine" plongent dans une ignorance parfaite où chercher leurs véritables satisfactions et leurs triomphes:

"Si les bien-nées me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses. Elles cachent et couvrent leurs beautés sous des beautés étrangères. C'est grande simplessé d'estouffer sa clarté pour luire d'une lumière empruntée; elles sont enterrées et ensevelies sous l'art [...]. C'est qu'elles ne se cognoissent point assez; le monde n'a rien de plus beau; c'est à elles d'honorer les arts et de farder le fard. Que leur faut-il, que vivre aymées et honorées. Elles n'ont et ne sçavent que trop pour cela. Il ne faut qu'esveiller un peu et rechauffer les facultés qui sont en elles [...]. Baste qu'elles peuvent, sans nous, renger la grace de leurs yeux à la gaieté, à la severité et à la douceur, assaisonner un nenny de rudesse, de doute et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on fait pour leur service. Avec cette science, elles commandent à baguette et regentent les regens de l'eschole" (III, 3, 800).

Il serait inutile de lui opposer des arguments d'ordre économique ou social - de nos jours, lorsque la femme est exposée par les conditions de sa vie à des difficultés de toute espèce auxquelles elle doit, toute seule, faire front et remédier, il ne lui suffit pas d'"honorer" de sa personne "les arts et farder le fard" pour "vivre aymée et honorée"; il ne le suffisait pas même à l'époque de Montaigne, et même dans la situation des femmes de sa classe; - sa vision du destin féminin, le caractère de classe de celle-ci mis à part, est trop éloignée de la réalité pour qu'elle puisse jamais se réaliser. Il serait inutile aussi de lui opposer les répliques indignées des féministes qui verraient dans ses déclarations une tentative outrageante de limiter le rôle de la femme dans la société à celui d'un bibelot ou d'une poupée de salon - il est notoire que ce "bibelot", pour vivre dans nos réalités contemporaines, doit être fait

d'une matière solide, et s'il semble faire une mauvaise mine lorsqu'on renchérit sur ses beautés purement spectaculaires, car il veut être avant tout un être humain, il le fait toujours dans l'attente de nouveaux compliments.

Tout ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est la femme - c'est le sentiment profond qui se dégage de cette longue énonciation de Montaigne que l'on vient de citer. Il y a là aussi une réponse indirecte à des revendications féminines multiples: vous voulez égaler les hommes en sciences? - ne cachez pas vos beautés naturelles sous des beautés étrangères; vous ne voulez pas être assujetties aux hommes? - subordonnées ou non, vous les "regentez" tous; ce sont eux qui sont assujettis à l'empire de vos charmes et de vos beautés. Ces hommages rendus à la femme, cet éblouissement de ses attraits physiques sont-ils d'un anti-féministe? Au contraire - Montaigne s'est fait une conception de la féminité qui n'est pas pour la plupart conforme à notre époque et qui ne convient même pas à un bon nombre de femmes; il y aurait un malentendu désolant de lui imputer de critiques malveillantes ou hostiles...

b) L'érudition déconseillée aux femmes, n'auront-elles jamais droit à des aspirations intellectuelles quelconques?

"Si toutefois il leur fache de nous ceder enquoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin" (III, 3, 801).

Et voici une motivation: "...c'est un art follostre et subtil, desguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre, comme elles" (III, 3, 801).

On aurait, il est vrai, de la peine d'appliquer cette conception de poésie aux poèmes d'une Marguerite de Navarre, d'une Louise Labé ou d'une Gabrielle de Coignard. Si elle semble plutôt étroite, n'oublions pas que l'on trouve, dans les "Essais", de maints passages où Montaigne révèle dans ses jugements sur la poésie et sur certains poètes, beaucoup de subtilité et beaucoup de justesse (I, 37, 54 ; II, 2, 10, 12, 17; III, 5, 8). Cette fois, il évoque une sorte de poésie marotique ou pétrarquiste qui, d'après lui, conviendrait le plus aux dames. A côté de la poésie, l'histoire leur sera parfaitement utile - elles en tire-

ront "diverses commodités". Enfin, bien que partiellement, il leur réserve la philosophie:

"En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons, à regler la temerité de leurs propres desirs, à ménager leur liberté, alonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un'mary et l'importunité des ans et des rides..." (III, 3, 801).

La philosophie, dans la part qu'il leur assigne à étudier, doit donc leur apprendre à connaître ceux avec qui leur vie est inséparablement liée, leurs serviteurs, leurs amants, leurs maris (ne faut-il pas connaître ses chers ennemis?); elle doit leur apprendre aussi à se connaître elles-mêmes, à diriger leurs passions et leur liberté; elle doit leur inculquer enfin certains principes nécessaires à cet art de bien vivre et bien mourir dont il écrivait ailleurs en développant ses idées sur l'institution des enfants. Et ce serait "pour le plus, la part qu'[il] leur assigneroi[t] aux sciences" (III, 3, 801). Comme toujours chez lui, le but moral et pratique est mis au premier plan, et les profits que les femmes devront tirer de la philosophie sont déterminés directement par leur condition conjugale ou bien ils sont proposés en vue de leurs rapports avec les hommes. Ce n'est pas de l'érudition qu'il attendrait au beau sexe:

"La plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du menage [...]; selon que l'expérience m'en a appris, je requiers d'une femme mariée, au dessus de toute autre vertu, la vertu oeconomique" (III, 9, 952).

Il y va peut-être trop loin: les "vertus oeconomiques" ne suffiront probablement pas pour créer dans le mariage cette douce affection, sans "inconvenients ordinaires" [qui] ne sont jamais legiers"; au contraire, "ils sont continuels et irreparables, nonnéement quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables" (III, 9, 928). Les intérêts de classe déterminent ici les conceptions de Montaigne: grâce à cette "science du menage", que sa femme devait sans doute posséder, il pouvait voyager ou vivre tranquillement dans sa librairie - que faire cependant, si la femme ne se fait pas remarquer par cette "vertu oeconomique" désirée...

"Je vois avec despit en plusieurs mesnages monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midy, que madame est encore après à se coiffer et atiffer en son cabinet. C'est à faire aux Reynes; encore ne sçay-je. Il est ridicule et injuste que l'oysiveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail. [...] Si le mary fournit de matiere, nature mesme veut qu'elles fournissent de forme" (III, 9, 952/3).

Le verdict ne se plie à aucune restriction. Là, où la tranquillité de son existence pourrait être menacée, Montaigne ne manque pas d'être catégorique.

c) Le femme mariée doit donc posséder une vertu "au-dessus de toute autre vertu", celle de la science du ménage. On n'est pas cependant tout de suite adulte et maîtresse de maison - comment Montaigne voit-il l'éducation de la jeune fille? Bien qu'il ne veuille pas que celle-ci soit "sçavante", il ne la voudrait pas non plus inculte et illettrée et il lui donnerait probablement le même instituteur qu'il propose aux garçons, c-a-d un "conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine" (I, 26, 149). Il faut avouer qu'on reste quant à cela un peu dans les conjectures, car il ne l'a nulle part écrit expressis verbis; ce que l'on trouve le plus souvent, dans les "Essais", ce sont de nombreuses et multiples déclarations qui révèlent qu'il envisage surtout, dans l'éducation des jeunes filles, les éléments qui restent en rapport direct avec leur nature psychologique et qui les préparent à leur condition féminine, à l'amour et au mariage.

Le problème de l'initiation et de l'éducation sexuelle d'abord. La gouvernante de sa fille ordonna à celle-ci de ne pas employer le nom d'un arbre qui rappelle un mot vulgaire. "Je la laissay faire pour ne troubler leurs reigles - raconte Montaigne - car je ne m'empesche aucunement de ce gouvernement; la police feminine a un train mystereux, il faut le leur quitter. Mais, si je ne me trompe, le commerce de vingt laquays n'eust sçeu imprimer en sa fantasie, de six mois, l'intelligence et usage et toutes les consequences du son de ces syllabes scelerées, comme le fit cette bonne vieille par sa reprimande et interdiction" (III, 5, 834).

On reconnaît bien notre homme: il ne se fatiguerait nullement de l'éducation de sa fille - c'est le domaine qui appartient aux femmes - mais il a ses idées là-dessus: 1) les réprimandes et les interdictions manquent totalement leur but - les jeunes filles feront juste le contraire; 2) les interdictions faites mal à propos attirent plutôt l'attention sur les problèmes que l'on voudrait cacher le plus longtemps possible; 3) le plus souvent, elles sont déjà inutiles.

Une autre situation qu'il a observée:

"Mon oreille se rencontra un jour en lieu ou elle pouvait dérober des discours faicts entre elles sans soubçon: que ne puis-je leur dire? "Nostre dame! (fis-je) allons à cette heure estudier des frases d'Amadis et des registres de Boccace et d'Aretin pour faire les habiles; nous employons vraiment bien nostre temps!" (III, 5, 834).

Avouons que cet événement, inattendu qu'il soit pour Montaigne, a une signification presque universelle: c'est ainsi que les femmes détrompent tous les idéalistes attardés qui se font des illusions sur certains traits de leur caractère. La conclusion qu'il en tire confirme une fois de plus ses idées sur l'érotisme féminin:

"Il n'est ny parole, ny exemple, ny démarche qu'elles ne sçachent mieux que nos livres: c'est une discipline qui naist dans leurs veines, Et mentem Venus ipsa dedit, que ces bons maistres d'escole, nature, jeunesse et santé, leur soufflent continuellement dans l'ame; elles n'ont que faire de l'apprendre, elles l'engendrent" (III, 5, 834/5).

Non seulement qu'elles "savent mieux que nous", mais "nous ne sommes qu'enfants au pris d'elles en cette science. Oyez leur représenter nos poursuites et nos entretiens, elles vous font bien cognoistre que nous ne leur apportons rien qu'elles n'ayent sçeu et digéré sans nous. Seroit-ce ce que dict Platon, qu'elles ayent esté garçons desbauchez autrefois?" (III, 5, 834).

A remarquer que ces accents critiques, que l'on jugerait peut-être antiféministes, sont sensiblement nuancés par la réflexion finale: s'il est possible qu'elles aient été des garçons débauchés - cette dépréciation qui est là frappe de biais les hommes. Quoi que l'on en pense, savent-elles "mieux que nous", ou non, le problème pédagogique capital s'impose:

"Or, se devoit aviser aussi mon législateur, qu'à l'aventure est-ce un plus chaste et fructueux usage de leur faire de bonne heure connoistre le vif que de leur laisser deviner selon la liberté et chaleur de leur fantasie" (III, 5, 837).

Or, il est mieux qu'elles sachent - conclue Montaigne - le jeu de l'imagination et de la curiosité est plus dangereux qu'une expérience vécue. "Quel dommage ne font ces enormes pourtraicts que les enfants vont semant aux passages et escaliers des maisons Royales" (III, 5, 837). - écrira-t-il plus loin pour attirer l'attention des pédagogues sur les conséquences néfastes que peuvent produire, dans les esprits encore innocents mais déjà éveillés, des inscriptions ou des dessins licencieux. Il ne manque pas de remarquer encore, quelques lignes plus bas:

"Une faim entiere est plus aspre que celle qu'on a rassasiée au moins par les yeux" (III, 5, 838).

Observation qui reste plutôt discutable... Ce qui ne l'est sûrement pas, c'est que Montaigne s'exprime ici pour l'initiation sexuelle des enfants, comme il s'exprimait déjà en faveur de leur liberté en tant que principe fondamental de l'éducation. Dans ses idées sur l'éducation des jeunes filles, le même principe garde toute sa vigueur - il apparaît toutefois comme une nécessité qui résulte de l'examen de leur érotisme:

"Il faut laisser bonne partie de leur conduite à leur propre discretion; [...] n'y a il discipline qui les sçeut brider de toutes parts" (III, 5, 862).

Hasardeuse entreprise:

"...mais il est bien vray que celle qui est eschappée, bagues sauvées, d'un escolage libre, apporte bien plus de fiance de soy que celle qui sort saine d'une escole severe et prisonniere" (III, 5, 862).

d) D'un côté, une jeune fille grondée pour avoir prononcé le mot qui parut vulgaire et cette réprimande mal à propos attire son attention à la hantise érotique qui lui a été jusqu'alors inconnue; de l'autre, des inscriptions et des dessins vulgaires qui attaquent l'imagination des jeunes filles et "de là leur vient un cruel mespris de nostre portée naturelle" (III, 5, 837) - dans les deux cas, bien qu'ils s'avèrent si différents, les effets sont également nuisibles. Il est naturel que l'éducation

fondée sur la liberté devait exclure la prudence quelles que soient ses formes et ses manifestations. Et Montaigne de s'élever vivement contre cette fausse honte qui entoure la vie intime de l'homme et qui, sans témoigner pour cela de la morale de celui-ci, provoque des réactions moralement suspectes.

"Qui a faict l'action genitale aux hommes, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne et pour l'esclure des propos sérieux et reglez? Nous prononçons hardiment: tuer, desrober, trahir; et cela, nous n'oserions qu'entre les dents? Est-ce à dire que moins nous en exhalons en paroles, d'autant nous avons loy d'en grossir la pensée?" (III, 5, 825).

Cet illogisme évident de notre comportement et de nos mœurs reste en opposition aux lois établies par la nature; ce qui pis est, il témoigne de notre infirmité naturelle:

"D'un côté, nature nous y pousse, ayant attaché à ce desir la plus noble, utile et plaisante de toute ses operations; et la nous laisse, d'autre part, accuser et fuir comme insolente et deshonneste, en rougir et recommander l'abstinence. Sommes nous pas bien bruttes de nommer brutale l'operation qui nous faict? Les peuples, les religions, se sont rencontrez en [...] la condamnation de cette action. [...] Nous avons à l'aventure raison de nous blasmer de faire une si sottie production que l'homme; d'appeler l'action honteuse, et honteuses les parties qui y servent" (III, 5, 856).

Certes, il y a là le problème des bienséances, mais si l'on veut suivre le fil du raisonnement de Montaigne, il serait peut-être impossible de lui reprocher d'avoir eu tort et de ne pas partager son indignation qui, d'ailleurs, ne tarde pas à céder à une sorte d'apitoiement compatissant:

"Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soy-mesme, à qui ses plaisirs poisent" (III, 5, 857).

Et puis cette apostrophe pathétique:

"Hé! pauvre homme, tu as assez d'incommoditez nécessaires, sans les augmenter par ton invention [...]. Trouves tu que tu soys trop à ton aise, si ton aise ne te vient à desplaisir? [...] Tu ne crains pas d'offenser ses [= de la nature] loix universelles et indubitables, et te piques aux tiennes, partisans et fantastiques" (III, 5, 858).

Illogique toujours, l'homme dévoile ainsi une duplicité de sa morale (ce n'est pas pour la première fois que Montaigne le dénonce) - et notre prudence est là pour cacher nos vices:

"Nous avons appris aux Dames de rougir oyant seulement nommer ce qu'elles ne craignent aucunement à faire; nous n'osons appeler à droict nos membres, et ne craignons pas de les employer à toutes sortes de desbauches. La ceremonie nous defend d'exprimer par parolles les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons; la raison nous defend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit" (II, 17, 615).

e) Cependant, si l'on veut prendre notre auteur au mot, le problème des bienséances revient: puisque, comme il dit, les femmes font "ce qu'elles ne craignent aucunement à faire", serait-il mieux, bien qu'il s'agisse "de la plus noble, utile et plaisante de toutes les opérations" justifiée par la nature, qu'elles le fassent en public? Il serait injuste d'imputer à Montaigne des conceptions qu'il ne saurait sûrement proposer, il paraît pourtant que la solution du problème semble l'embarrasser un peu:

"De vrai, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez connue; mais de la traiter et faire valoir selon nature, il est autant mal-aysé, comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes" (I, 23, 115).

Il faut donc distinguer la théorie de la pratique, "les premières et universelles raisons". (ibid.) de la réalité de nos coutumes et comportements. Toutefois, il parlera avec éloge de l'empereur Maximilien "aussi religieux qu'une pucelle à ne découvrir ny à médecin, ny à qui que ce fut les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées (I, 3, 22), il parlera aussi de sa propre pudicité, dont il fut "par complexion touché", bien qu'il ait eu "la bouche si efrontée" (I, 3, 22). Ici, un aveu personnel éloquent:

"Je souffre plus de contrainte que je n'estime bien seant à un homme, et sur tout, à un homme de ma profession" (I, 3, 22).

Il est donc loin de vouloir mésestimer la pudicité; au contraire il manifeste, à cette occasion, une sensibilité qui est bien au-dessus de celle de sa classe; tout cela ne l'empêche

pourtant pas de nous proposer, selon son habitude, un autre point de vue. Ce n'est que:

"...nous sommes le seul animal duquel le défaut offense nos propres compagnons, et seuls qui avons à nous desrober, en nos actions naturelles, de nostre espece", mais "que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses l'entiere veuë et libre du corps qu'on recherche, [...] si est-ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la co-gnoissance nous desgoute les uns des autres" (II, 12, 463).

Un argument de plus pour "fouler aux pieds" notre orgueil; une belle manifestation de l'esprit sceptique aussi; en même temps une ouverture sur de nouveaux problèmes concernant l'apprentissage des femmes à la vie et à l'amour:

"Ce n'est pas tant pudeur qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, avant qu'elles soient peintes et parées pour la montre publique" (II, 12, 464).

Quelle que soit pourtant l'origine naturelle de la pudicité et quelles que soient ses sources personnelles, inconscientes ou réfléchies, elle a sa fonction primordiale dans les relations entre les deux sexes:

"A quoy sert l'art de cette honte virginalle? cette froideur rassise, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles [= les femmes] savent mieux que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander et fouler à nostre appetit toute cette ceremonie et ces obstacles?" (II, 15, 598).

Le parfum des fleurs attire les abeilles, la pudeur d'une femme qui se refuse attire les amoureux et les excite - la pudicité n'a rien de commun avec la morale; elle n'est qu'un élément de l'éternel jeu amoureux. Cette interprétation peut paraître foncièrement naturaliste, mais l'auteur des Essais y joint, à cette occasion, des développements qui pourraient paraître dans un vrai art d'amour dont les deux sexes sauraient tirer leur profit:

"Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore, d'affolir et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine, et de ranger à la mercy de nostre ardeur une gravité fiere et magistrale" (II, 15, 598).

Tous les séducteurs de tous les siècles ne réagissaient pas autrement, et c'est à l'abri des guillements que Montaigne nous confie la suite de ces déclarations donjuanesques:

"C'est gloire, disent-ils, de triompher de la rigueur, de la modestie, de la chasteté et de la temperance; et qui desconseille aux Dames ces parties là, il les trahit et soy-mesmes" (II, 15, 598).

L'hypocrisie féminine - quel nom, en effet, peut-on donner à cette fausse pudicité et contenance que les femmes ont à leur disposition pour affoler les hommes? - ne doit donc pas nous indigner ou offenser notre morale; elle est inséparable de l'amour. Étonnamment sensible aux attraits du jeu amoureux, Montaigne continue dans le même sens:

"Il faut croire que le coeur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent et s'accordent à nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire savourer sans cette entremise" (II, 15, 598).

Nous disons: hypocrisie; cependant, ce qui a tous les aspects d'un vice peut servir, par un détour étrange des fonctions, à la réserve, à la temperance, à la bienséance sans doute et, peut-être, à la morale. Bien qu'il ne nous ait pas ménagé des remarques sur le caractère charnel de l'amour, Montaigne s'oppose vivement à tout ce qui, dans le comportement des amoureux, pourrait friser la trivialité. Si les hommes composent les lois, les femmes imposent les coutumes et les moeurs, et c'est de leur attitude que dépend le caractère de l'amour que leurs amants leur offrent. Infidèle avec évidence aux intérêts des hommes, si par ceux-là on comprend une réussite immédiate et cavalière, il voudrait enseigner aux femmes une attitude qui leur permettrait de filer des amours délicats où les deux sexes sauraient également goûter et prolonger leurs délices:

"Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser et à nous piper. Nous faisons nostre charge extreme la premiere. [...] Qui n'a jouissance qu'en la jouissance, [...] qui n'aime la chasse qu'en la prinse, il ne lui appartient pas de se mesler à nostre escole. Plus il y a de marches et de degrez, plus il y a de hauteur et d'honneur au dernier siège. Nous devons plaïre d'y estre conduicts, comme il se faict aux pa-

lais magnifiques, par divers portiques et passages, longues et plaisantes galleries, et plusieurs destours. Cette dispensation reviendrait à nostre commodité" (III, 5, 859).

Certes, la théorie est belle, mais la passion érotique s'accorde-t-elle toujours avec la "dispensation" prolongée? Les hommes voudraient-ils l'accepter à la longue et les femmes, elles-mêmes, en seraient-elles à leur aise? A côté des amours paisibles que l'on vit en douceur il y en a d'autres où la passion et la folie se déclenchent et dont les secrets brûlants ne se prêtent pas à l'ostentation étudiée.

Montaigne ne l'ignore pas; sans renoncer à son idéal, il cède à la réalité:

"Je leur conseille donc, comme à nous, l'abstinence, mais, si ce siecle en est trop ennemy, aumoins la discretion et la modestie. [...] Qui ne veut exempter sa conscience, qu'elle exempte son nom; si le fons n'en vaut guiere, que l'apparence tienne bon" (III, 5, 862).

Dans un autre chapitre des "Essais", en parlant de Marguerite de Navarre, émue de voir son frère prier dévotement après le rendez-vous nocturne, il prenait le ton de l'ironie; ici, il semble accepter la dissimulation que les devisantes de l'Heptaméron approuvaient, mais que les esprits plus intransigeants nommeraient volontiers "hypocrisie". On pourrait dire d'ailleurs que c'est pour assurer plus de plaisir aux hommes qu'il adresse aux femmes cette demande de réserve et de retenue. Certes, le souci d'être heureux ne lui est jamais indifférent, mais "l'école" qu'il représente n'est certainement pas celle des "guerriers en amour" qui nous parlent dans l'Heptaméron, et ce n'est pas uniquement le bonheur des hommes qui le préoccupe ici. Toutes les différences mises à part, il reprend, mais en continuateur indépendant, la grande mission civilisatrice que la reine de Navarre réalisait par son oeuvre dont les femmes devaient bénéficier. Psychologue perspicace, il connaît des réactions illogiques de l'homme à qui "la difficulté donne pris aux choses" (II, 15, 597) et c'est pourquoi il rappelle que l'ennui inévitable accompagne des satisfactions trop hâtives et trop faciles:

"La rigueur des maistresses est ennuyeuse, mais l'aisance et la facilité l'est, à dire verité, encore plus" (II, 15, 597).

Observateur objectif et moraliste, il s'élève au-dessus des intérêts immédiats de son sexe et s'apprête à apprendre aux femmes des moyens plus efficaces qui leur assureraient les succès érotiques et les prévient des inconvénients que leur facilité peut leur attirer:

"Cette dispensation reviendrait à notre commodité; nous y arrêterions et nous y aymerions plus long temps; sans espérance et sans desir, nous n'allons plus qui vaille. Nostre maistrise et entiere possession leur est infiniment à craindre depuis qu'elles sont du tout rendues à la mercy de nostre foy et constance, elles sont un peu bien hasardées. [...] Soudain qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles" (III, 5, 859).

Trouvera-t-on, aujourd'hui, de meilleurs conseils dans les périodiques féminins? "Je louë la gradation - continue-t-il - et la longueur en la dispensation de leurs faveurs". Et comme d'habitude, ses chers anciens sont là pour appuyer ses idées; cette fois, c'est Platon qui "montre qu'en toute espee d'amour la facilité et promptitude est interdite" (III, 5, 862).

Soucieux d'instruire ses lectrices, il est infatigable, à répéter ses démonstrations:

"C'est un trait de gourmandise, laquelle il faut qu'elles couvrent de toute leur art, de se rendre ainsi temerairement en gros et tumultuairement. Se conduisant, en leur dispensation, ordonnéement et mesuréement, elles pipent bien mieux nostre desir et cachent le leur. Qu'elles fuyent tousjours devant nous, je dis celles mesmes qui ont à se laisser atraper; [une belle concession à l'érotisme féminin est dans cette rectification!] elles nous battent mieux, en fuyant, comme les Scythes" (III, 5, 862).

Le mot est dit: en effet, c'est tout un art de nous séduire qu'il développe à l'usage de nos belles ennemies. Qu'il se montre raisonneur trop candide pour leur dire des choses dont il sait qu'elles les savent mieux que nous, soit - tout le monde les répète sans même savoir qu'on les a déjà dites. Un art de séduire donc que les précieuses ne tarderont pas à prêcher, et tout un mouvement baroque des coeurs qui se fuyent et se poursuivent. Une argumentation d'ordre psychologique, où il est peut-être inutile de prévoir des idées freudiennes, viendra enfin:

"De vray, selon la loy que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et desirer; leur rolle est souffrir, obeir, consentir; c'est pourquoy nature leur a donné une perpetuelle capacité; à nous rare et incertaine; elles ont tousjours leur heure, afin qu'elles soyent tousjours prestes à la nostre: »pati natae«. Et où elle a voulu que nos appetits eussent montre et declaration prominante, ell'a faict que les leurs fussent occultes et intestins et les a fournies de pieces impropres à l'ostentation et simplement pour la defensive" (III, 5, 863).

On s'imagine sans peine les féministes de nos jours s'opposer vivement à une pareille conception de passivité des femmes en amour; ce qui semble certain, c'est qu'elles ont encore une lourde mission à remplir, celle de convaincre les femmes elles-mêmes qu'elle est fausse. Quant à Montaigne, il faut s'habituer aux méandres de sa pensée, surtout lorsqu'il semble céder à des points de vue de classe ou bien à son goût de mesure et de tempérance. C'est peut-être en considération de cette "capacité rare et incertaine" des hommes qu'il se contredit lui-même et, ayant prôné tout-à-l'heure la tempérance, déconseille aux femmes d'être trop difficiles:

"Or-elles ont tort de nous recueillir de ces contenance mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras disoit que la femme qui se couche avec un homme, doit avec la cotte laisser aussi la honte, et la reprendre avec le cotillon. L'ame de l'assaillant, troublée de plusieurs diverses alarmes, se perd aisement" (I, 21, 99).

On croit voguer en pleines voiles par la mer des contradictions inconciliables, la pédagogie montaignienne adressée aux femmes étant si compliquée. D'un côté, leur érotisme déchaîné qu'il leur est presque impossible de calmer même dans le mariage, de l'autre le devoir d'être chaste imposé par la morale sociale et l'assujétion par rapport aux hommes; d'un côté l'impératif de la continence et de la retenue, dicté dans certaine mesure par le souci de paraître plus attirantes et plus désirables, de l'autre un refus irrité de "ces contenance fuyardes" de peur de troubler "l'ame de l'assaillant"; d'un côté une incontestable compréhension de la femme, de ses désirs et de ses pri-

vations, de l'autre un égoïsme masculin qui ne s'oublie jamais. La solution de ses contrastes serait-elle uniquement dans la pratique de la mesure? Si l'on suit avec attention la pensée de Montaigne, on aperçoit facilement que ses détours et ses contradictions ne sont jamais sans ouvrir de nouvelles perspectives sur les problèmes qui l'intéressent. On demande donc que les femmes soient vertueuses et il y en a, parmi elles, qui se piquent de leur vertu, soucieuses de leur honneur et attentives à en parler à chaque occasion.

Sont-elles pour cela plus estimables? leurs déclarations trop manifestes correspondent-elles à leur comportement intime? Et Montaigne avertit:

"Pour dire encore un mot [...], je ne conseille non plus aux Dames d'appeler l'honneur leur devoir. [...]; leur devoir est le mare, leur honneur n'est que l'escorse. Ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus: car je presuppose que leurs intentions, leur désir et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que voir, d'autant qu'il n'en paroît rien au dehors, soyent encore plus réglées que les effects [...]. Il seroit bien-aysé qu'elles en desrobassent quelque [= de leurs actions cachées] à la connoissance d'autrui, d'où l'honneur depend, si elles n'avoient autre respect à leur devoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté pour elle-mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience" (II, 16, 614).

Le problème de l'honneur féminin, tant de fois débattu dans la littérature de la Renaissance, trouve ici un éclairage qui, pour nous, n'a peut-être rien de révélateur, mais auquel aucun moraliste ne saurait contredire. Pour certaines femmes, telles certaines héroïnes de l'Heptaméron, cet honneur tant réclamé ne se montre autre chose que le souci des apparences; il y en a d'autres qui, soucieuses de leur conscience, se refusent obstinément - la vertu doit-elle être pourtant froide et inaccessible?

"...il n'est point de pareil leurre que la sagesse non rude [...] Elles peuvent reconnaître nos services jusques à certaine mesure, et nous faire sentir honnestement qu'elles ne nous desdaignent pas. Car cette loy qui leur commande de nous atomi-

ner par ce que nous les adorons, et nous hayr de ce que nous les aimons, elle est certes cruelle, ne fust que de sa difficulté. Pourquoi n'orront elles noz offres et noz demandes autant qu'elles se contienent sous le devoir de la modestie? [...] Une Royne de nostre temps disoit ingenieusement que de refuser ces abbors, c'estoit tesmoignage de foiblesse et accusation de sa propre facilité, et qu'une dame non tentée ne se pouvoit vanter de sa chasteté" (III, 5, 840).

Quelques passages plus bas, amusé ou irrité par les vantardises féminines "d'avoir leur volonté si vierge et si froide", il insiste encore sur la même idée:

"...il n'y a ny continence ny vertu, s'il n'y a de l'effort au contraire" (III, 5, 844).

La contradiction entre l'impératif de l'obéissance à la vertu et la docilité aux attentes des soupirants est peut-être moins incompatible que l'on ne pense; elle se résout selon le proverbe: l'homme propose, la femme dispose, ce qui n'empêche pas que la vertu soit plus amiable et que l'honneur soit sauvegardé:

"Les limites de l'honneur ne sont pas retranchées du tout si court; il a dequoy se relacher; il peut se dispenser aucunement sans se forfaire. Au bout de sa frontiere il y a quelque estendue libre, indifférente ou neutre" (III, 5, 840).

A l'encontre de la tactique des guerriers en amour, dont parlent les nouvelles de l'Heptaméron et qui dans le viol voyaient la meilleure réponse à des "contenances mineuses" et à des refus obstinés, à l'encontre des deux différentes notions de l'honneur, une pour les hommes, l'autre pour les femmes, que la société polie de cette époque acceptait presque sans réserve, Montaigne voudrait enseigner aux hommes plus de délicatesse dans leurs rapports avec les femmes et concilier ainsi les oppositions qui dans les aspirations des deux sexes paraissaient inconciliables:

"Voulez vous sçavoir quelle impression a faict en son coeur vostre servitude et vostre merite? mesurez le à ses meurs. Telle peut donner plus, qui ne donne pas tout. L'obligation du bienfaict se rapporte entierement à la volonté de celui qui donne. Les autres circonstances qui tombent au bien faire, sont muettes, mortes et casuelles. Ce peu luy couste plus à donner,

qu'à sa compaigne son tout. Si en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doit estre en cecy; ne regardez pas combien peu c'est, mais combien peu l'ont" (III, 5, 840).

Persuadé, comme Marguerite de Navarre, de la force civilisatrice de l'amour, il invite les femmes à une émulation curieuse où elles pourraient tirer profit de cela même qui leur fut imposé par les hommes: la chasteté:

"Je trouve plus aisé de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage: et est le voeu de la virginité le plus noble de tous les voeux, comme estant le plus aspre. [...] Certes, le plus ardu et le plus vigoureux des humains devoirs, nous l'avons resigné aux dames, et leur en quittons la gloire. Cela leur doit servir d'un singulier esguillon à s'y opiniâtrer; c'est une belle matière à nous braver et à fouler aux pieds cette vaine praee minence de valeur et de vertu que nous prétendons sur elles. Elles trouveront, si elles s'en prennent garde, qu'elles en seront non seulement très-estimées, mais aussi plus aymées. Un galant homme n'abandonne point sa poursuite pour estre refusé, pourveu que ce soit un refus de chasteté, non de choix. Nous avons beau jurer et menasser, et nous plaindre: nous mentons, nous les en ayons mieux" (III, 5, 839).

Il y a là une habileté incontestable d'argumentation qui par un détour de la pensée conduit à une harmonieuse conciliation des tendances et des aspirations foncièrement contradictoires: la chasteté imposée aux femmes par les lois des hommes doit les inciter à une émulation en vertu et en valeur, où elles trouveront un aiguillon qui les poussera vers la "plus haute vertu", tandis que les hommes, sans même remporter la victoire, en pourront savourer les fruits, rassurés de bonnes moeurs de leurs filles et de leurs épouses. La "prééminence de valeur et de vertu" sur elles réputée pour vaine, il y a là une allusion directe à la querelle des femmes qui enflammait les esprits depuis les siècles et qui trouvera toujours un aliment à des nouvelles manifestations à l'avenir. Comme Marguerite de Navarre, Montaigne se tient au-delà des interventions directes, mais ses "Essais", dans les passages consacrés aux femmes, s'avèrent en réalité un débat continu où le pour et le contre trouvent leurs développements divers et la conclusion qui s'impose n'est pas celle d'un partisan engagé de l'une ou de l'autre partie.

Cette conclusion est d'ailleurs formulée expressis verbis à la fin du chapitre Sur les vers de Virgile qui nous a fourni tant de matériaux à réflexion. Le bon sens et les sentiments religieux de la Reine de Navarre lui ont permis de parvenir à cette estimation objective que les hommes et les femmes sont également soumis à la faiblesse et au péché, car l'homme, si parfait qu'il soit, n'est rien en présence du Tout divin, Montaigne, sans sortir du cadre de raisonnement purement laïque, écrit :

"...je dis que les masles et les femelles sont jettez en mesme moule; sauf l'institution et l'usage, la difference n'est pas grande. Platon appelle indifferemment les uns et les autres à la société de toutes estudes, exercices, charges, vacations guerrieres et paisibles, en sa republique, et le philosophe Antisthenes ostoit toute distinction entre leur vertu et la nostre. Il est bien plus aisé d'accuser l'un sexe, que d'excuser l'autre. C'est ce qu'on dict: le fourgon se mocque de la poe-
le" (III, 5, 875).

Université de Łódź
Pologne

Kazimierz Kupisz

MONTAIGNE A WYCHOWANIE KOBIET

Tak w ogólnych poglądach pedagogicznych, jak i w uwagach o wychowaniu kobiet, Montaigne kładzie głównie nacisk na wychowanie moralne. Nie broniąc kobietom pewnego minimum wiedzy, przestrzega je autor "Prób" przed zbytnią uczonością. Najważniejsze wszak jest to, by umiały rozwinąć w sobie piękność i wdzięk, dzięki którym najlepiej "rządzą i regentami i całą szkołą". Stanowisko takie, choć trudne do obrony nawet na tle rzeczywistości XVI wieku, świadczy o oczarowaniu Montaigne'a naturalną kobiecością.

Nasylenie intelektualnych aspiracji kobiet widzi Montaigne w poezji, historii i filozofii, tej jednak tylko w takim zakresie, jakim może im pomóc poznawać siebie i świat, a zwłaszcza mężczyzn, i nauczyć panowania nad namiętnościami. Świadomy siły kobiecego erotyzmu, wypowiada się przeciw pyrderii i fałszywemu wstydlowi w sprawach płci, a za uświadomieniem i wolnością jako zasadą wychowania. Z drugiej strony zdając sobie sprawę, że wstydlowość jest dla kobiet mniej lub więcej świadomie stosowanym elementem gry miłosnej, podkreśla, że potęguje ona męską

przyjemność i podnosi wartość miłosnej zdobyczy. Ze względu na charakter mężczyzn i istotę miłości winny zatem kobiety zachować pewną powściągliwość erotyczną, która zapewni im trwalsze powodzenie i bardziej subtelne przeżycie. Tak oto uwagi o wychowaniu kobiet przeradzają się w sztukę kochania, bo mając na uwadze przeznaczenie kobiety chciałby ją Montaigne nauczyć przede wszystkim sztuki miłości i sztuki współżycia z mężczyzną.